

Sanfermines en Pamplona **vistas por Alejandro Pedregosa en *Un extraño lugar para morir* (2010)**

Seis de julio. Javier Uriza se frotó los ojos; al abrirlos advirtió frente a él la imagen acuosa de la silla donde estaban la camisa y el pantalón blancos, la faja y el pañuelo rojos. La mirada se fue aclarando y reconoció, en el suelo, sus inmaculadas alpargatas. Estaba sentado en el borde de la cama, recién despierto. (...)

– Bien sé que es día seis – dijo sin levantar la voz – y también recuerdo que Josetxo y Mari nos esperan en lo viejo a las diez con un guiso de pochas, un calderete de conejo, vino de aquí y sidra del Baztan. (...)

Desde los balcones del hotel La Perla se adivinaba el desembarco de cientos y cientos de personas en la plaza del Castillo. Todavía era temprano, faltaba media hora aproximadamente para que el chupinazo desatara el júbilo y la locura etílica por los calles del casco viejo. (...)

... Y siete de julio ... San Fermín. Fiesta local. Cada uno disfrutaba como quería de su día de descanso. Pero había excepciones: cientos de camareros sudaban en los atestados bares para atender el constante flujo de bebedores con sed atrasada de un año. Otros tantos barrenderos patrullaban las calles retirando las toneladas de residuos que los sedientos visitantes dejaban a su paso. Y una legión de jóvenes se sacaba el jornal bajo unos estridentes chalecos naranjas que anunciaban su condición de protectores civiles, es decir, encargados de ayudar a todos los que ya habían saciado su sed con profusión y se encontraban desubicados o simplemente inconscientes. (...)

Javier Uriza nunca había visto la plaza de toros desde el privilegiado lugar en el que ahora se encontraba. Él, a pesar de su afición, no tenía abono de temporada porque a Rosa los toros ni le iban ni le venían, y no estaba dispuesto a pagar una suma importante para finalmente ir solo. Josetxo y Mari, el matrimonio más amigo, sí tenían abono, y a menudo Mari pretextaba cualquier excusa para ausentarse cediendo su puesto a Uriza, que, no sin reticencia, acababa por aceptar la invitación. Los asientos de Josetxo y Mari estaban situados en la parte noble de la plaza, es decir, en la media circunferencia que escapaba al influjo follonero; y por tanto, se encontraban libres de la intermitente lluvia de kalimotxo, de la constante música de las charangas y, en fin, del bullicio que reinaba en los asientos ocupados por las peñas, donde la corrida era lo de menos.

Diez de Julio. Era sábado. Eso significaba que cientos de personas llegadas de Francia y de todas las provincias limítrofes iban a aprovechar el fin de semana para reunirse con otros cientos que ya deambulaban por la ciudad desde hacía días. A pesar de la homogeneidad del uniforme, había un detalle que diferenciaba a la población oriunda del resto: los pamploneses iban limpios; es decir, tenían un cuarto de baño donde asearse, una lavadora para enjuagar las manchas de tinto, una cama decente sobre la que descansar, y todas aquellas cosas que el pobre extranjero empieza a echar de menos después de tres días procesionando de bar en bar, dando cabezadas en los parques, con tan sólo un par de mudas y un par de camisetas ya roñosas. (...)

Once de julio. Los kilikis todos juntos abrían paso a la comparsa de gigantes y cabezudos que cada mañana, durante los sanfermines, tomaba el centro de Pamplona para que abuelos y padres disfrutaran viendo el asombro dibujado en las caras de sus pequeños. “Kiliki-li, Kiliki-ki, con el palo no, con la verga sí”, cantaban los críos mientras esquivaban los cariñosos porrazos que Caravinagre y sus compinches repartían a diestra y siniestra, armados con unas vejigas infladas de aire.

Trece de julio. El sol picaba y se andaba mejor por la sombra. Poco a poco la ciudad se iba despejando; seis días de fiesta dan para mucho, y al fin y al cabo era martes. Los pamploneses trabajaban, después de un largo fin de semana muchos visitantes habían vuelto ya a sus lugares de origen, y se hacían necesarias unas horas de descanso antes de emprender el último tramo de jarana, que culminaría a la medianoche del día catorce, en la plaza del Ayuntamiento y entonando con adelantada nostalgia el *Pobre de mí*. (...)

Se levantó temprano para ver la retransmisión del encierro. Fue rápido y limpio. Ya en la plaza los pastores tuvieron que emplearse a fondo con sus varas, porque un grupo de australianos se empeñaba en coger a los toros por el rabo. Los jóvenes estaban tan borrachos que después de caer fulminados por el varazo del pastor, se levantaban con idéntica pretensión, para, diez segundos después, caer abatidos por un nuevo estacazo. Definitivamente, los australianos en Pamplona se habían vuelto locos.

Les fêtes de la “San Fermin” à Pampelune **vues par Alejandro Pedregosa dans *Mourir à la San Fermin* (2010)**

Six juillet. Javier Uriza se frotta les yeux ; lorsqu’il les ouvrit, il remarqua face à lui l’image brouillée de la chaise où se trouvaient la chemise et le pantalon blancs, la ceinture et le foulard rouges. Peu à peu le regard devint plus clair et il reconnut, sur le sol ses espadrilles immaculées. Comme il venait de se réveiller, il était assis au bord du lit.

– Je sais qu’on est le six – dit-il sans élever la voix – et je me souviens aussi que Josetxo et Mari nous attendent dans la vieille ville à dix heures avec un plat de haricots blancs, un ragout de lapin, du vin d’ici et du cidre du Batzan. Depuis les balcons de l’hôtel La Perla on devinait le débarquement de centaines et de centaines de personnes sur la place du Castillo. Il était encore tôt, il manquait approximativement une demi-heure pour que le tir de fusée, déchaîne la liesse et la folie éthylique dans les rues de la vieille ville.

... Et sept juillet ... San Fermín. Fête locale. Chacun profitait à son gré de son jour de repos. Mais il y avait des exceptions : des centaines de garçons de café, dans les bars bondés, suaient pour s’occuper du flux constant de buveurs assoiffés depuis plus d’un an. Tout autant de balayeurs patrouillaient dans les rues en ramassant des tonnes de résidus que les visiteurs assoiffés laissaient sur leur passage. Et une légion de jeunes gagnaient leur salaire, vêtus de gilets orange criards qui annonçaient leur condition de personnel civil, c’est-à-dire, chargés d’aider ceux qui avaient étanché leur soif sans modération et se trouvaient perdus ou simplement inconscients.

Javier Uriza n’avait jamais vu l’arène depuis le lieu privilégié où il se trouvait maintenant. Lui, malgré son engouement, n’avait pas d’abonnement pour la saison parce que Rosa n’aimait pas plus que ça les taureaux, et il n’était pas disposé à payer une somme importante pour finalement y aller tout seul. Josetxo et Mari, le couple ami, eux oui avaient un abonnement, et souvent Mari prétextait n’importe quelle excuse pour s’absenter en cédant sa place à Uriza, qui, non sans réticence, finissait par accepter l’invitation. Les places de Josetxo et Mari étaient situées dans la partie noble de l’arène, c’est-à-dire, dans la demi circonférence qui échappait au flux des bagarreurs et était donc hors de portée de la pluie intermittente de kalimotxo, de l’incessante musique des fanfares et, enfin, du tapage qui régnait dans les sièges occupés par les clubs, où la corrida était la moindre des choses.

Dix juillet. C’était samedi. Cela signifiait que des centaines de personnes venant de France et de toutes les provinces limitrophes allaient profiter de la fin de semaine pour se joindre à d’autres centaines qui déambulaient déjà dans la ville depuis quelques jours. Malgré l’homogénéité de l’uniforme, il y avait un détail qui différenciait la population native des autres : les habitants de Pampelune étaient propres ; c’est-à-dire, ils avaient une salle de bain où faire leur toilette, un lave-linge pour rincer les taches de vin rouge, un lit décent sur lequel se reposer, et toutes ces choses que le pauvre étranger commence à regretter après trois jours d’errance de bar en bar, en dodelinant de la tête dans les parcs avec pour tout équipement deux rechanges de linge propre et deux teeshirts déjà crasseux.

Onze juillet. Tous ensemble les kilikis ouvraient le passage au défilé masqué de géants et grosses têtes qui, chaque matin pendant les fêtes de la San Firmín, prenait possession du centre de Pampelune pour que grands-parents et parents se réjouissent en voyant s’exprimer la surprise sur les visages de leurs petits. « Kiliki-li, kiliki-ki, con el palo no, con la verga sí » chantaient les enfants tout en esquivant les coups affectueux que « Caravinagre » et ses acolytes distribuaient à droite et à gauche, armés de quelques vessies remplies d’air.

Treize juillet. Le soleil brûlait et il faisait meilleur à l’ombre. Peu à peu la ville se vidait ; six jours de fête cela commençait à bien faire et en fin de compte on était mardi. Les habitants de Pampelune travaillaient après une longue fin de semaine, beaucoup de visiteurs étaient rentrés chez eux, et quelques heures de repos étaient nécessaires avant de commencer la dernière tranche de bringue qui culminerait le quatorze à minuit sur la place de la Mairie lorsqu’on entonnerait, en se laissant gagner par une progressive nostalgie, le « Pobre de mí ».

Il se leva de bonne heure pour regarder la retransmission de l’« encierro ». Ce fut net et rapide. Déjà sur la place les gardiens durent utiliser leurs piques à fond, car un groupe d’australien s’efforçait d’attraper les taureaux par la queue. Les jeunes étaient tellement souls qu’après avoir été jetés à terre

par les coups de piques des gardiens, ils se relevaient avec la même prétention, pour, dix secondes plus tard, tomber abattus par un nouveau coup. Les australiens étaient devenus définitivement fous à Pampelune.